

Une lecture économique des évangiles

Ides Nicaise¹

Intro : Je ne suis qu'un amateur en la matière (chrétien pratiquant mais laïc sans formation théologique). Je cherche – comme tout croyant – à comprendre et mettre en œuvre l'évangile, entre autres dans ma vie professionnelle, en tant qu'économiste et chercheur en politique sociale. Les aspects qui m'intéressent le plus relèvent de la justice sociale, car j'ai consacré la plus grande partie de ma carrière aux questions d'inclusion sociale, des inégalités sociales...

De nombreux textes bibliques traitent de questions socio-économiques (même s'il s'agit souvent d'allégories à double sens). Je trouve fascinant de confronter ces passages à ce que les manuels d'économie prescrivent comme "normes scientifiques" - ou, à l'inverse, de confronter les doctrines économiques à ce que Jésus prêchait. L'éthique socio-économique de Jésus peut être très stimulante pour nos responsables politiques et les hommes d'affaires contemporains : l'intendant injuste, le jeune riche, le fou riche, Lazare et le riche, les ouvriers de la onzième heure, la parabole des talents, la multiplication des pains, etc. Mais je n'ai pas fait de recherches archéologiques ou historiques sur les réalités socio-économiques à l'époque de Jésus. Mes réflexions portent essentiellement sur leur signification actuelle.

Comme la plupart des économistes de ma génération, j'ai été imprégné par la théorie néoclassique de l'économie capitaliste – et plus tard le paradigme néolibéral – qui sont basés sur l'hypothèse que chaque homme poursuit son intérêt individuel, qui peut être représenté par une fonction d'utilité déterminée par une série de biens. La version plus moderne, celle d'Amartya Sen, est moins matérialiste, plus 'multidimensionnelle' mais tout aussi libérale et individualiste. Les fondements de cette économie libérale ont été établis par Adam Smith, professeur de philosophie morale au XVIIIe siècle. Curieusement, la théorie du marché libre d'Adam Smith faisait référence à une sorte de boussole morale que Dieu aurait implantée dans l'homme : le motif de l'intérêt individuel conduirait automatiquement, telle une "main invisible", à une coexistence harmonieuse dans une prospérité croissante. Entre-temps, nous savons mieux: le mécanisme du marché aveugle fonctionne bien pour une série de choses banales, mais conduit à l'injustice et aux désastres environnementaux de toutes sortes de manières.

La contestation du capitalisme sauvage : l'intendant converti²

Si nous partons d'une définition large du capitalisme (un système économique basé sur l'accumulation de capitaux, combinés avec du travail salarié et investis en vue de la production d'une plus-value, dans un marché libre et concurrentiel), Jésus n'avait pas l'air de s'y opposer. Au contraire, dans la parabole des talents il semblait plutôt y adhérer (Mt 25 :14-30) :

« Un homme, qui partait en voyage, appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l'un il donna une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul, à chacun selon ses capacités. Puis il partit. (...)

Longtemps après, leur maître revint et il leur demanda des comptes. Celui qui avait reçu les cinq talents s'avança en apportant cinq autres talents et dit : “Seigneur, tu m'as confié cinq

¹ Economiste, professeur en 'Education et Société', chercheur à l'HIVA (Institut de Recherche Travail et Société), KU Leuven.

² La référence à « l'intendant malhonnête » ne me semble pas appropriée : elle reflète une interprétation ambiguë qui condamnerait sa conversion alors que son maître l'approuve.

talents ; voilà, j'en ai gagné cinq autres. — Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître.” (...)

Celui qui avait reçu un seul talent s'avança ensuite et dit : “Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n'as pas semé, tu ramasses là où tu n'as pas répandu le grain. J'ai eu peur, et je suis allé enfouir ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t'appartient.” Son maître lui répliqua : “Serviteur mauvais et paresseux, (...) il fallait au moins placer mon argent à la banque ; et, à mon retour, je l'aurais retrouvé avec les intérêts. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui en a dix. »

Admettons que la première signification de cette parabole - et certainement la version de St-Luc (Lc 19 :11-27) – est symbolique et réfère au dernier jugement. Il n'est pas interdit de l'interpréter d'un point de vue plus matériel. Jésus ne semble pas mettre en cause le principe que des ressources financières doivent être rentabilisées ; il fait même appel à l'entrepreneuriat de chacun, tout en sachant que tous n'ont pas les mêmes capacités. Je n'oserais pas en déduire qu'il préconisait un capitalisme de libre marché ; mais s'il l'avait rejeté, il n'aurait pas utilisé cette image dans sa prédication. Par contre, il en condamnait vivement les excès.

Des excès 'précapitalistes' existaient en effet déjà à cette époque. Dans le domaine de l'agriculture, il existait un système de métayage géré par des "intendants" pour le compte des grands propriétaires terriens. Des morceaux de terre étaient mis à disposition de petits fermiers en échange d'une partie de leurs récoltes de grain, d'huile ou de vin. Les propriétaires engageaient des intermédiaires ('intendants') pour récolter leur part des récoltes. Ces intendants y ajoutaient évidemment une marge pour eux-mêmes et extorquaient ainsi, avec leurs commanditaires, les locataires. Les petits fermiers se retrouvaient ainsi dans une spirale d'endettement. La parabole de l'intendant malhonnête (Luc 16 : 1-18) doit être située dans ce contexte.

« Jésus dit aussi à ses disciples: «Un homme riche avait un intendant. On vint lui rapporter qu'il gaspillait ses biens. Il l'appela et lui dit: 'Qu'est-ce que j'entends dire à ton sujet? Rends compte de ta gestion, car tu ne pourras plus gérer mes biens.' L'intendant se dit en lui-même: 'Que vais-je faire, puisque mon maître m'enlève la gestion de ses biens? Travailler la terre? Je n'en ai pas la force. Mendier? J'en ai honte. Je sais ce que je ferai pour qu'il y ait des gens qui m'accueillent chez eux quand je serai renvoyé de mon emploi.' Il fit venir chacun des débiteurs de son maître et dit au premier: 'Combien dois-tu à mon maître?' Je dois 100 tonneaux d'huile d'olive', répondit-il. Il lui dit: 'Voici ton reçu, assieds-toi vite et écris 50.' Il dit ensuite à un autre: 'Et toi, combien dois-tu?' 'Je dois 100 mesures de blé', répondit-il. Et il lui dit: 'Voici ton reçu, écris 80.' Le maître fit l'éloge de l'intendant malhonnête à cause de l'habileté dont il avait fait preuve. En effet, les enfants de ce monde sont plus habiles vis-à-vis de leur génération que ne le sont les enfants de la lumière. »

J'ai l'impression que cette parabole est l'un des messages de Jésus les plus mal compris. Premièrement, les commentaires se focalisent sur une interprétation purement spirituelle, selon laquelle les dettes des métayers représenteraient les péchés du peuple, et les intendants seraient les prêtres et les scribes. Selon cette interprétation, cette parabole signifierait que ces responsables de l'église doivent s'abstenir d'imposer aux fidèles des fardeaux trop lourds. Cette interprétation 'spiritualiste' risque de passer à côté de l'essentiel : la condamnation de l'exploitation des petites gens. Deuxième erreur : tout le monde condamne l'intendant pour avoir annulé partiellement les dettes des locataires de son propre chef, sans consulter son maître. Mais alors, pourquoi le patron louerait-il la conduite de l'intendant ? A mon humble avis, il approuve le geste de la réduction de la dette parce qu'il sait que l'intendant avait falsifié les contrats au départ, et qu'il se repent maintenant de sa soif d'argent.

Cette parabole n'a rien perdu de son actualité. Un des phénomènes les plus préoccupants de notre économie mondiale est la concentration croissante des richesses dans les mains des hyper-riches (Jeff Bezos, Mark Zuckerberg, Elon Musk...). Le danger de cette situation n'est pas la richesse en soi, mais – pour commencer - le fait que les hyper-riches convertissent leur pouvoir économique en pouvoir politique, sapant ainsi la démocratie. Pensez par exemple à Elon Musk, qui (sans doute avec de bonnes intentions) fournit des services de ses satellites à l'Ukraine mais risque en même temps d'imposer son propre plan de paix à ce pays ; ou qui rachète Twitter et jugerait à lui seul qui en sort ou y entre. Ou pire encore, Trump qui est devenu président des États-Unis grâce à une corruption à grande échelle et qui a mené la démocratie du pays au bord de l'effondrement.

L'extrême richesse combinée à la *criminalité* est un cocktail hyper toxique. Avec la Coupe du monde, nous avons vu comment le Qatar, pays hyper-riche, a non seulement conquis sa position dans le monde du sport aux dépens de milliers de travailleurs immigrés exploités et morts, mais a ensuite poli sa réputation en soudoyant des politiciens.

La soif d'argent des riches est l'un des moteurs de l'inégalité et de la pauvreté. Thomas Piketty, dans son livre "Le capital au 21e siècle", décrit comment les taux de rendement du capital augmentent avec les volumes des capitaux eux-mêmes. En d'autres termes, plus vous êtes riche, plus votre richesse s'accumule rapidement. L'inégalité des richesses est non seulement beaucoup plus importante que l'inégalité des revenus, mais elle augmente aussi plus rapidement, comme une boule de neige impossible à arrêter.

Ces dernières années, une nouvelle vision des inégalités sociales s'est imposée dans l'opinion publique, selon laquelle le problème de la pauvreté ne peut être dissocié de l'extrême richesse - ou du moins de certains types de richesse. La hausse des prix du logement en Europe n'est certainement pas due à une croissance démographique rapide. Selon Leilani Farhi, Saskia Sassen et d'autres scientifiques, la cause réside dans la concentration progressive des biens immobiliers entre les mains des spéculateurs financiers. Dans le documentaire "Push", des locataires d'appartements témoignent de la façon dont le bloc où ils vivaient a été racheté par des géants internationaux de l'immobilier tels que Blackstone, après quoi les loyers ont soudainement augmenté de plusieurs dizaines de pour cent - parfois jusqu'à 60 % - sans qu'aucun remodelage ou rénovation ne soit effectué. Ceux qui ne peuvent pas payer l'augmentation du loyer sont expulsés de leur logement.

Il en va de même pour les grandes étendues de terres agricoles dans le tiers monde. Cela conduit à son tour à l'exploitation et à l'épuisement de la terre. Même lorsque les fonds financiers sont détenus par des milliers/millions d'anonymes, le capitalisme spéculatif est avant tout guidé par la recherche de rendements maximums, et les gestionnaires gèrent parfois ces fonds sans scrupules : beaucoup de petits épargnants ne se rendent même pas compte que ces fonds d'investissement utilisent leur argent pour construire p.ex. des colonies juives illégales sur des terres palestiniennes, ou est investi dans des mines dans la forêt amazonienne, ce qui s'accompagne de l'expulsion des habitants locaux, de l'empoisonnement des cours d'eau et de la disparition de la forêt tropicale.

L'indignation de Jésus atteint son sommet dans le récit de Lazare et de l'homme riche (Luc 16 :19-31) : dans cette parabole, il considère *l'indifférence* du riche comme un *péché mortel* – car il le voit en enfer :

« Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui chaque jour menait joyeuse et brillante vie. Un pauvre, nommé Lazare, était couché à sa porte, couvert d'ulcères, et désireux de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; et même les chiens venaient encore lécher ses ulcères. Le pauvre mourut, et il fut porté par les anges

dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli. Dans le séjour des morts, il leva les yeux; et, tandis qu'il était en proie aux tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Il s'écria: Père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare, pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et me rafraîchisse la langue; car je souffre cruellement dans cette flamme. Abraham répondit: Mon enfant, (...) il y a entre nous et vous un grand abîme, afin que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous, ou de là vers nous, ne puissent le faire. »

La condamnation est cruelle. Ce n'est pas la richesse en soi qui l'a causée, ni même un conflit ou un acte d'injustice, mais l'indifférence, le fait que l'homme riche n'a pas assumé sa responsabilité sociale. Les hyper-riches de ce monde sont donc avertis.

L'égalitarisme radical : les ouvriers de la onzième heure

Ma parabole préférée est celle des ouvriers de la onzième heure (Mt 20, 1-16). D'habitude, cette parabole est expliquée comme une allégorie sur la récompense égale des croyants de la première heure (les Juifs) et ceux de la dernière heure (les soi-disant Gentils) au royaume des cieux. Personnellement, je préfère une interprétation plus concrète et plus 'directe' en termes de rapports socioéconomiques entre patrons et ouvriers. Je vous présente une version un peu insolite :

« Le royaume des cieux est comme un patron qui sortit très tôt le matin pour embaucher des ouvriers pour sa vigne. Il s'entendit avec les ouvriers sur un denier par jour et les envoya à sa vigne. Lorsqu'il sortit vers midi, il vit des personnes toujours sans travail sur la place du marché. Il leur dit : vous êtes assis là à ne rien faire. Espérez-vous rejoindre ceux qui ont travaillé toute la journée sous le soleil brûlant pour un repas ce soir ? Pour une demi-journée de salaire, je veux bien vous engager dans mon vignoble. Et quand il passa le soir au même endroit et qu'il vit encore des gens assis sans emploi sous les arbres, il leur dit : en échange du service du soir, je vous donnerai un morceau de pain. Vous comprendrez que la paresse n'est pas récompensée sur ma terre. Et il ordonna à ses chefs d'équipes de leur donner des tâches supplémentaires, parce qu'on ne pouvait pas leur faire confiance. »

Vous avez remarqué que j'ai modifié la morale de la parabole selon la logique économique de notre système actuel de protection sociale. On pourrait remplacer le terme 'ouvrier de la onzième heure' par 'chômeur de longue durée'. Le gouvernement fédéral actuel s'était engagé à augmenter à nouveau le revenu d'intégration et les minima de chômage. Mais aujourd'hui, nous voyons (1) des allocations pour les chômeurs de longue durée qui restent à peu près 30% en deçà du seuil de pauvreté, (2) en Flandre, l'imposition d'un service communautaire obligatoire pour eux à partir du 1er janvier 2023, et (3) depuis peu, même le CD&V préconise la suppression complète des allocations de chômage après 3 ans de chômage. Il semble que nos politiciens démocrates-chrétiens ont une lecture très différente de l'évangile.

Le traitement des chômeurs de longue durée (ou même des allocataires sociaux en général) dans notre système de protection sociale est donc à l'opposé de ce que prescrit cet évangile. Cela illustre le conflit entre le paradigme néolibéral et l'évangile. L'un des dilemmes auxquels sont confrontés les économistes est le suivant : d'une part, la majorité de la population est favorable à un système d'assurance chômage, ne serait-ce que parce que tous prennent en compte le risque de perdre eux-mêmes un jour leur emploi. Mais d'un autre côté, un tel système comporte aussi le danger que, grâce à ces prestations, les bénéficiaires se figent dans leur situation et ne fassent plus d'efforts pour retrouver un emploi. Par conséquent, dans la plupart des pays, les prestations sont limitées dans le temps ou dans leur montant. En Belgique, les allocations diminuent au fur et à mesure que l'on reste

au chômage, à tel point que pour certaines catégories, elles sont loin au-dessous au seuil de pauvreté officiel. En d'autres termes, le système plonge délibérément les chômeurs de longue durée dans la pauvreté pour les inciter à retrouver un emploi le plus rapidement possible. Dommage, mais nécessaire pour éviter les abus - c'est le raisonnement qui prévaut.

Jésus avait une vision très différente. Dans sa parabole des ouvriers de la onzième heure, le propriétaire de la vigne offre une double garantie à tous les chômeurs qu'il trouve : il les emploie tous, et il paie à tous les ouvriers exactement le même salaire, quelle que soit leur durée de travail. Dans notre système, cela équivaudrait à une garantie d'embauche sans procédure de sélection, en plus d'une allocation de chômage qui remplacerait 100 % du salaire perdu. Les économistes d'aujourd'hui déclareraient donc que Jésus est un fou ou un communiste - ou les deux à la fois.

Je dois admettre que je trouve ce discours économique de Jésus très audacieux. Mais ce que je ressens, c'est qu'il part d'une confiance énorme dans les petites gens - alors que les fondements économiques de notre système de sécurité sociale partent d'une méfiance fondamentale à l'égard des bénéficiaires : là, le chômeur est un individu plutôt paresseux qui profite de la solidarité des autres. Pour Jésus, le chômeur est un être humain qui doit subvenir aux besoins de sa famille, et qui a besoin de rester en bonne santé pour pouvoir retourner au travail le lendemain. Il faut donc d'abord répondre à ses besoins fondamentaux, et oser compter sur lui pour contribuer à son tour à la prospérité collective par la suite. Cette "économie de la confiance" m'attire davantage en tant que chrétien. En fait, elle est pratiquée ici et là dans ce qu'on appelle "l'économie sociale". Il existe même un holding au Pays basque - le groupe Mondragon - dont les entreprises offrent toutes à leurs employés une garantie d'emploi pour le reste de leur carrière. Cette pratique pose parfois quelques problèmes, mais elle fonctionne avec succès depuis plus d'un demi-siècle.

Autre exemple : ATD-Quart Monde a lancé en France en 2016 un certain nombre de zones pilotes à petite échelle sous le label " Territoires zéro chômeur de longue durée ". Dans ces territoires, toutes les personnes inactives depuis plus d'un an se voient proposer (progressivement) un emploi sur mesure avec un contrat à durée indéterminée au salaire minimum - indépendamment de leur productivité. Un cadre spécial de subventions a été approuvé pour eux. Entre-temps, près de 1 000 emplois de ce type ont été créés et le nombre de territoires-pilotes est en augmentation. L'idée fait son chemin en Belgique : elle figure dans les programmes gouvernementaux des régions de Bruxelles et de Wallonie, avec la perspective d'un soutien fédéral. J'ai moi-même réalisé, avec quelques collègues, une étude de faisabilité économique pour la région de Bruxelles. Le concept est relativement coûteux (environ 40 000 euros par employé ETP par an) mais il peut rapporter le triple à long terme s'il est développé intelligemment : on peut en effet compter sur divers effets de récupération.

L'économie de la suffisance et du partage

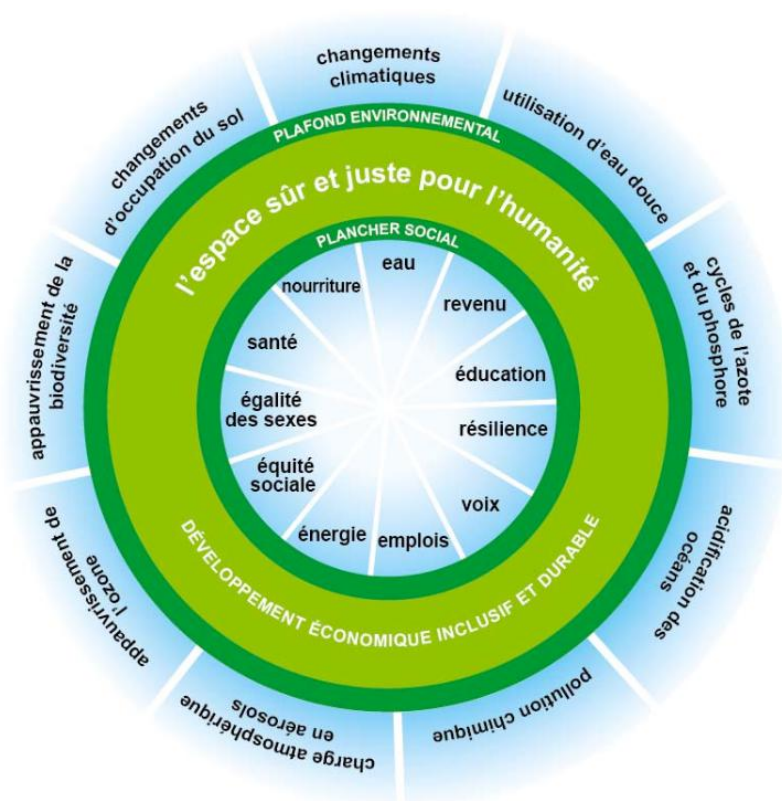
Jésus prêche un *détachement radical* de la richesse matérielle, d'un ton ferme, impératif:

- Luc 6 :24-26 : « Malheur à vous, riches... » et encore « *Personne ne peut servir deux maîtres, car il détestera le premier et aimera le second (...) Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent* ».
- Mt 6 :19-23 « *Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent* » (voir aussi Luc 12 :33)

Du temps de Jésus, ni l'épuisement des ressources naturelles, ni le changement climatique n'étaient à l'ordre du jour. S'il prêchait la sobriété, c'était pour deux raisons :

- 1) libérer l'homme du matérialisme pour l'orienter vers le développement spirituel (Luc 12 :13-21) : « *Il y avait un homme riche, dont les terres avaient beaucoup rapporté. Il se demandait : 'Que vais-je faire ? Je ne sais pas où mettre ma récolte.'* Puis il se dit : *'Voici ce que je vais faire : je vais démolir mes greniers, j'en construirai de plus grands et j'y entasserai tout mon blé et tout ce que je possède. Alors je me dirai à moi-même : Te voilà avec des réserves en abondance pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois, jouis de l'existence.'* Mais Dieu lui dit : *'Tu es fou : cette nuit même, on te redemande ta vie. Et ce que tu auras mis de côté, qui l'aura ? Voilà ce qui arrive à celui qui amasse pour lui-même, au lieu d'être riche en vue de Dieu.* »
- 2) inciter à la générosité, au partage (Mt 19 : 16-26 / Mc 10 :17-30) : « *Jésus se mettait en route quand un homme accourut et, tombant à ses genoux, lui demanda : « Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? » Jésus lui dit : « (...) Tu connais les commandements : Ne commets pas de meurtre, d'adultère, de vol, (...) ne fais de tort à personne, honore ton père et ta mère. » L'homme répondit : « Maître, tout cela, je l'ai observé depuis ma jeunesse. Jésus posa son regard sur lui, et il l'aima. Il lui dit : « Une seule chose te manque : va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres ; alors tu auras un trésor au ciel. Puis viens, suis-moi. » Mais lui, à ces mots, devint sombre et s'en alla tout triste, car il avait de grands biens .*
Alors Jésus regarda autour de lui et dit à ses disciples : « Comme il sera difficile à ceux qui possèdent des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Les disciples étaient stupéfaits de ces paroles. Jésus reprenant la parole leur dit : « Mes enfants, comme il est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

De nos jours, le motif de la 'suffisance' occupe en fait une place plus importante qu'à l'époque de Jésus : d'abord parce que la plupart d'entre nous ont un niveau de vie plus que confortable, mais plus encore parce que notre économie se heurte aux limites à la croissance économique. En d'autres mots, au motif spirituel du détachement s'ajoute celui de la survie de la planète, de la création. Certains préconisent même sérieusement la 'décroissance'. Depuis le Rapport du Club de Rome (Meadows et al. 1972) et plus récemment les rapports du Panel Intergouvernemental sur le Changement Climatique, les limites à la croissance économique sont de plus en plus reconnues. L'économie du donut de Kate Haworth gagne du terrain. L'idée centrale est que le développement durable doit avoir un "plancher" d'une part (la réalisation des droits fondamentaux de tous les individus) et un plafond d'autre part (en raison de la nécessité d'utiliser les ressources et l'énergie avec parcimonie, de protéger la nature et d'éviter le réchauffement de la planète).



Heureusement, il y a aussi des entrepreneurs qui commencent à mettre cette vision en pratique. Yvon Chouinard, fondateur de l'entreprise de vêtements Patagonia, qui vaut aujourd'hui 3 milliards d'euros, raconte comment il est devenu entrepreneur presque "par hasard", alors qu'en fait, en tant qu'alpiniste et amoureux de la nature, il n'a qu'une passion : la lutte contre le changement climatique. Il a alors décidé un jour de placer son entreprise dans un "trust sans but lucratif". Il vit lui-même d'une rente modeste, et ses enfants continuent de travailler pour Patagonia, mais tous les bénéfices (environ 100 millions d'euros par an) sont consacrés à des projets de prévention du changement climatique.

Le deuxième motif-clé du détachement prêché par Jésus est celui du partage, de la fraternité. Effectivement, les Actes des apôtres (Actes 2 :44-45) nous racontent que les premières communautés chrétiennes vivaient vraiment le partage : « *Tous les croyants vivaient ensemble, et ils mettaient tout en commun ; ils vendaient leurs biens et leurs possessions, et ils en partageaient le produit entre tous en fonction des besoins de chacun.* »

Une fois de plus, il s'agit d'une utopie évangélique qui nous interpelle fondamentalement. Car la *redistribution des richesses* pourrait aller au détriment de l'entrepreneuriat, des investissements, de la création de nouvelles richesses. Jusqu'à quel point allons-nous redistribuer ? Y a-t-il un conflit entre redistribution et progrès économique ? Plus encore, la lutte contre la pauvreté serait-elle plus efficace en redistribuant radicalement les richesses, ou en investissant pour améliorer les conditions de vie de tous ? Personnellement, je pense qu'il serait bon de combiner les deux, mais il est évident que le 'plafond' de la redistribution est loin d'être atteint.

En 2010, Bill et Melinda Gates et Warren Buffett lancèrent conjointement un appel à leurs 'collègues milliardaires' sous le label *'The Giving Pledge'*³. Chacun s'engagerait (moralemment) à donner au moins 50% de sa fortune à des oeuvres philanthropiques, au plus tard au moment de leur décès. Plus de 200 milliardaires ont répondu à l'appel. Alors que les fondations de milliardaires se multiplient, et

³ [The \\$600 Billion Challenge — Charlie Rose](#)

financent effectivement une multitude de projets de bienfaisance, il apparaît – curieusement – que les fortunes des personnes concernées n’ont cessé d’augmenter... Dix ans après l’appel, l’Institute for Policy Studies⁴ publia un bilan sous le titre parlant : *The Gilded Giving. How wealth inequality distorts philanthropy and imperils democracy*, dénonçant que la concentration de richesse et de pouvoir, même à travers de ces fondations, met en péril la démocratie. La tension entre la Gates Foundation et l’Organisation Mondiale de la Santé pendant la pandémie du COVID en témoigne : Gates, qui finance 10% du budget de l’OMS par sa fondation, s’oppose violemment à la libération des brevets sur les vaccins – une proposition de l’OMS pour rendre ces vaccins plus abordables en tiers-monde.

C’est pourquoi, malgré notre sympathie évidente pour le Giving Pledge et notre devoir chrétien de charité fraternelle, nous devons privilégier la redistribution institutionnelle. N’oublions pas qu’environ la moitié de notre produit national est partagée avec la communauté - c’est déjà impressionnant, pourrait-on dire ! Certains parleraient peut-être de "saisie fiscale", mais quoiqu’il en soit, elle est toujours soumise à une prise de décision démocratique. Les chrétiens devraient en principe être fans du secteur public.

Cela mis à part, le capitalisme privé reste effectivement le modèle économique dominant. Mes propres professeurs d’économie des années 1970 étaient unanimement convaincus que l’accumulation de capital privé est le moteur de l’esprit d’entreprise, de la prospérité et du progrès. Pourtant, il existe un autre courant qui a du succès et qui prend de l’ampleur : le méli-mélo des "communs" (cf. Brett Frischmann). Cela s’explique probablement par la prise de conscience que la recherche privée du profit n’est pas durable : les ressources s’épuisent, l’environnement pollue, le climat se réchauffe, les inégalités déraillent. Les communs sont des ressources gérées collectivement (surtout au niveau local) et qui fixent leurs propres règles pour atteindre un équilibre durable. Par exemple, certaines terres sont gérées collectivement ; il est convenu que les pâturages ne sont pas utilisés pendant une partie de l’année pour éviter le surpâturage. Sur le marché du logement, des trusts fonciers communautaires (community land trusts) apparaissent ici et là : dans les projets de construction, le terrain reste la propriété de la communauté, de sorte que les maisons/appartements qui y sont construits peuvent être vendus ou loués à moindre coût. Curieusement, il existe un certain nombre d’exemples dans le secteur des TIC : par exemple, les logiciels ‘open source’. L’internet est lui aussi une propriété commune, en partie privée et en partie collective, de l’ensemble de la communauté mondiale, qui permet de diffuser des informations dans le monde entier et gratuitement. Elle s’avère non seulement durable, mais aussi efficace. Un autre bel exemple est Wikipédia : une encyclopédie gigantesque et très intensivement utilisée, qui a été créée en grande partie sans financement, sur la base de contributions volontaires.

Il y a aussi *l’économie de la communion* née du mouvement des Focolari : il s’agit d’entreprises privées ordinaires à but lucratif, dont les propriétaires consacrent volontairement une partie des bénéfices à des causes sociales. Il y a aussi tout le secteur de *l’économie sociale* (organisations à but non lucratif, fondations, coopératives, etc.) où l’intérêt social prime sur le profit.

À un niveau très local, *l’économie du partage* est en plein essor. Un exemple typique est celui des voitures partagées : cette initiative est née du constat que les voitures purement privées restent la plupart du temps à l’arrêt et contribuent même à un manque d’espace. Il en va de même pour toutes sortes d’autres appareils. Les *carrés cadeaux* ou ‘*fêtes du partage*’ ont également le vent en poupe :

⁴ Chuck Collins & Helen Flannery (2020), *The Gilded Giving. How wealth inequality distorts philanthropy and imperils democracy*, Institute for Policy Studies. <https://ips-dc.org/wp-content/uploads/2020/07/Gilded-Giving-2020-July28-2020.pdf>

vous pouvez donner toutes sortes d'objets dont vous n'avez plus besoin et avoir la satisfaction de faire plaisir à quelqu'un d'autre. Cela peut même conduire à de nouvelles amitiés.

Conclusion

Une lecture socio-économique des évangiles me semble absolument appropriée. Curieusement, les évangiles sont pleins de paraboles et de sermons avec des messages explicitement économiques, qui sont presque dissimulés par des interprétations spirituelles, comme si tout le discours de Jésus Christ n'était qu'une allégorie d'un monde métaphysique. Même si ces interprétations alternatives restent valables, il est rafraichissant de se remettre les pieds par terre et de prendre au sérieux l'interprétation concrète et 'matérielle' de l'évangile.

Deuxièmement, il faut avouer que la vision évangélique de l'économie est souvent en décalage avec les paradigmes dominants des politiques économiques actuelles. Elle peut coexister avec un capitalisme modéré, mais de toute manière égalitariste. De ce point de vue, même les partis politiques à signature chrétienne tiennent un discours souvent peu évangélique : cet éloignement des sources spirituelles explique peut-être leur déclin ?

L'individualisation et la "dépolitisation" de l'éthique chrétienne me semble être une aberration des derniers siècles. L'Ancien Testament parle constamment du lien entre Yahvé et son peuple : la dimension sociétale y est très claire. Les prophéties sur la délivrance, la justice, la paix, etc. appartiennent donc bien à l'éthique collective.

Je soupçonne également que Jésus n'aurait jamais été martyrisé et assassiné si sa prédication n'avait pas eu une forte dimension économique, sociale et politique. Les personnes au pouvoir le considéraient après tout comme leur rival – et un danger pour le système en vigueur.

Enfin, si les principes éthiques préconisés par Jésus sont parfois choquants – en tout cas très radicaux, ils semblent cohérents et même réalistes, opérationnels. Nous en retrouvons facilement des exemples pratiques, parfaitement viables, souvent même enracinés dans des milieux non-chrétiens. Il est enrichissant de s'en inspirer et de suivre les courants qui vont dans la bonne direction.